



Cahiers balkaniques

36-37 | 2008

L'image de la période ottomane dans les littératures balkaniques

L'Empire ottoman, cœur de l'anti-utopie kadaréenne

The Ottoman Empire: Heart of Kadare's anti-utopian vision

Jean-Paul Champseix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1510>

DOI : 10.4000/ceb.1510

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 181-196

ISBN : 978-2-85831-173-6

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Jean-Paul Champseix, « L'Empire ottoman, cœur de l'anti-utopie kadaréenne », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 36-37 | 2008, mis en ligne le 15 mai 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1510> ; DOI : 10.4000/ceb.1510

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'Empire ottoman, cœur de l'anti-utopie kadaréenne

The Ottoman Empire: Heart of Kadare's anti-utopian vision

Jean-Paul Champseix

- 1 L'évocation de l'Empire ottoman correspond à une période importante de l'œuvre d'Ismaïl Kadaré qui n'est pas étrangère à son succès. Elle couvre les années soixante-dix qui furent particulièrement difficiles pour l'Albanie. Aux conséquences de la révolution culturelle, s'ajoutèrent trois purges, puis la rupture avec les Chinois qui cessèrent toute aide économique. Au cours de cette décennie, l'écrivain publia quatre romans qui forment ce qu'il est convenu d'appeler « le cycle ottoman ». Dans *Les Tambours de la pluie* (1971)¹, situé au Moyen Âge, l'Empire apparaît comme une force conquérante, avec sa puissante armée d'invasion qui assiège une citadelle albanaise. À la même époque, la menace impériale fait naître une grande tension dans *Le Pont aux trois arches* (1978)². *La Niche de la honte* (1978)³ narre la défaite du pacha albanaise, Ali de Tépélène qui voulait s'affranchir de la Sublime Porte, au début du XIX^e siècle. Enfin, *Le Palais des Rêves* (1981)⁴ évoque, dans la capitale de l'Empire, le fonctionnement d'une institution redoutée dont le but est de recueillir tous les songes des sujets de l'Empire afin de les interpréter⁵.
- 2 Pour l'écrivain, le malheur vient de l'Orient, et l'Empire ottoman est l'incarnation du despotisme asiatique. Toutefois, il ne s'agit pas d'un Empire ottoman historique mais d'une forme destinée à incarner le mal politique, et en particulier le stalinisme. Enfin, l'Empire est pour Kadaré le cadre funèbre et poétique, qui confine à l'enfer, d'une littérature anti-utopique très subversive.

Despotisme asiatique et tour de Babel

- 3 De l'Orient, pour Ismaïl Kadaré vient la tyrannie. L'Empire ottoman en est la quintessence puisqu'il est, pour lui, l'héritier de l'Empire perse, des Hittites, de l'État assyrio-babylonien et enfin de l'Égypte des pharaons⁶. L'auteur albanaise reconnaît qu'il eut du mal à

repousser l'inspiration qui lui venait de ce qu'il appelait « la séduction impériale » d'un État « hallucinant » :

« [...] je sentis que mes raids, comme ceux d'un pur produit teutonique, auraient désormais une direction principale : l'Est. Je n'y étais pourtant nullement poussé par quelque esprit teutonique; ce qui m'attirait, c'était l'Empire ottoman incommensurable, tragique, grotesque, bureaucratique, totalitaire- bref, une mine d'or pour la littérature⁷ ».

- 4 L'Empire ottoman incarne un pouvoir tout-puissant qui est une fin en elle-même. Nuls principes, nulle éthique ne vient modérer sa puissance. Violence, cruauté, parjure et délation font rage. Dans *Le Firman aveugle*⁸, par exemple, les porteurs du mauvais œil qui risquent de nuire à l'État ont les yeux crevés⁹. Une police, infiltrée partout, pratique la délation, et la crainte d'être dénoncé, à tort ou à raison, angoissent, en permanence, nombre de personnages. *La Niche de la honte*, dont le titre évoque une cavité dans la première enceinte du palais de Topkapi destinée à recevoir les têtes de condamnés de haut rang¹⁰, narre une succession de décapitations de notables, jugés félons. À la fin de ce même roman, le sultan manque à sa parole face à Ali de Tépélène, le pacha albanais, de même que vis-à-vis des chefs de clans traîtreusement assassinés dans *La Commission des fêtes* (1976)¹¹. L'imagination cruelle du vainqueur est fertile. Kadaré, avec une belle mauvaise foi, n'hésite pas à attribuer à l'Empire ottoman l'introduction de la vendetta dans la société albanaise, ce qui n'a, évidemment, aucun fondement¹².
- 5 L'Empire incarne aussi la passion de l'invasion, la férocité conquérante. Son caractère expansionniste lui est consubstantiel. La stratégie ottomane, lors du siège de la citadelle albanaise des *Tambours de la pluie*, ne recule devant aucune tuerie, et sait utiliser les acquis techniques du temps comme l'artillerie ou la propagation de maladies au travers d'animaux volontairement contaminés. L'écrivain Sadedin, qui compose un poème sur le siège, a voulu participer à la bataille, et, au cours d'un assaut, a perdu la vue. Il identifie alors l'Empire à la nuit que « rien ne peut arrêter¹³ ». Il souhaite que, des blessures turques, jaillisse un « beau sang » qui noie la terre entière. Il s'oppose évidemment à Homère, poète aveugle, lui aussi, mais qui ne prenait parti pour aucun des deux camps.
- 6 *Le Pont aux trois arches* montre toute la rouerie d'un Empire qui sait utiliser les légendes populaires, tout particulièrement celle de *l'Emmurée du château*, pour impressionner les esprits naïfs et superstitieux des Albanais. La Porte cherche à faire bâtir un pont qui facilitera l'invasion. Contrairement au château qui s'élève, le pont est plat, par définition. Cette horizontalité se rapproche de la manière dont le personnage principal, le moine Gjon, décrit l'Empire. Il le voit comme une steppe qui n'est pas le produit d'une géographie mais d'une invasion : « Je voyais les hordes turques raboter le monde pour y étendre l'espace islamique¹⁴ ». Les plaines sont alors « inondées de sang » et les montagnes « réduites en poussière ». Le pont est donc déjà, par sa forme, une enclave ottomane dans l'Albanie escarpée.
- 7 Cet esprit de conquête ne serait pas aussi inquiétant s'il ne nourrissait le projet d'arracher l'Albanie à l'Europe. Il n'est pas indifférent que les contrées tyranniques de l'Antiquité avoisinaient « le ciel grec », et que les auteurs tragiques, en leur temps, s'en soient inspirés pour décrire l'Enfer politique. Pour Ismaïl Kadaré, l'Albanie est une petite Grèce qui aurait été vaincue par les Perses, et arrachée à ses origines européenne et chrétienne. Le moine Gjon s'interroge sur le devenir de son pays et Kadaré, à travers l'inquiétude de son personnage, évoque ce qui est, pour lui, le premier drame de l'Albanie. L'Empire est vu comme un cauchemar qui s'approche. En entendant la musique turque

« horrible », le moine ressent une « angoisse aux dimensions inhumaines ». Il explique à sa manière cette incapacité de réagir face à un destin qui paraît inéluctable :

« Qu'était-ce que cette léthargie, cette vapeur de haschisch qui se répandaient sous la forme de chant ? Les sons s'étiraient, somnolents ; tout était contrefait, difforme. Telle est leur musique, pensai-je, leur voix profonde. Elle se propageait vers nous comme une fumée somnifère. A ces sons, les pieds danseurs se figeraient comme dans un cauchemar. Quelle horreur¹⁵ ! »

Affolé, il s'interroge :

« Comment te transformeras-tu en Asie, toi qui es si belle, mon Arbérie ? [...] Je voyais les feux et leurs cendres, les restes calcinés des hommes et des chroniques. Et notre musique, et nos danses, et nos costumes [...] Et, par-dessus tout, ces ténèbres tombant avec leurs heures centenaires¹⁶ ».

- 8 L'Albanie va tout perdre, sauf sa langue, et c'est pourquoi le babélisme de l'Empire ottoman est particulièrement redouté. Les ouvrages de Kadaré manifestent une véritable phobie du mélange des langues, perçues alors comme des cacophonies inquiétantes et dangereuses. Le moine Gjon éprouve une forte migraine à traduire le discours des mystérieux émissaires qui représentent les intérêts de la Porte. Ils parlent une langue en « miettes », une véritable « macédoine de mots¹⁷ ».
- 9 Leurs ouvriers qui bâtissent le pont utilisent, pour se comprendre, « une langue hybride, insipide comme de l'eau bouillie » et le maître d'œuvre, un « salmigondis ». Ce babélisme est le signe des empires qui contraignent à la mixité des langues mineures, inféodées au parler du maître. Gjon imagine la langue albanaise « gravissant les montagnes, pourchassés par ce lik¹⁸ horrible qui évoquait la queue d'un reptile. Notre langue albanaise, réfugiée dans les monts parmi les roulements de tonnerre, les avalanches et les rugissements qui la tannaient, tandis que les plaines en contrebas resteraient muettes¹⁹ ». Pour l'auteur, si la confusion des parlers effraie, l'idiome des envahisseurs se révèle insupportable. Ainsi, la langue turque qui évoque un serpent et dont les termes « se terminent comme par un coup de massue²⁰ ».
- 10 Ainsi dessiné, l'Empire ottoman incarne un impérialisme oriental qui a fait régresser l'Albanie. Dans *Le Pont aux trois arches*, les féodaux qui ont accepté la soumission sont surpris par le peu d'exigence dont fait montre la Sublime Porte. Une seule chose est exigée, touchant le courrier. Le moine Gjon, avant tous les autres, en comprend la portée :
« Rien n'avait changé, hormis pourtant un détail qui semblait insignifiant, dénué d'importance. Il concernait la date que portaient ces lettres. Elles étaient datées non pas de l'an 1379, mais - c'était là une des rares exigences des Ottomans - de l'an 757 de l'hégire. Les malheureux ! Ils étaient revenus en arrière de six siècles et ils riaient et plaisantaient. Quelle horreur²¹ ! »
- 11 Pire, encore, dans la nouvelle, *Les Adieux du mal*²², l'Empire, sur le déclin, ne cherche rien de moins qu'un antéchrist pour prolonger l'asservissement de l'Albanie. L'émissaire du sultan trouvera un enfant du nom d'Enver Hoxha, joliment surnommé « petit micheton de l'Asie²³ ».

Anachronismes impériaux

- 12 De quel empire, cependant, s'agit-il vraiment ? Ismaïl Kadaré ne fait pas mystère du mépris qu'il porte au roman historique et du peu d'intérêt qu'il trouve à feuilleter les archives. Mis à part les romans qui se situent à l'époque contemporaine, les autres textes frappent par l'absence de repères temporels et géographiques. Le nom de la citadelle des

Tambours de la pluie nous reste inconnu. Lorsque je demandai à l'auteur lui-même si le roman *Le Palais des Rêves* se situait peu après le traité d'Andrinople (1829) et la Conférence de Londres (1830) ou bien à l'époque de la Paix de San Stefano (1878), il me répondit qu'il n'en savait rien et que cela importait peu...

- 13 Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer un Empire ottoman réaliste²⁴, et ceci, d'autant plus que les anachronismes sont nombreux. Au Moyen Âge, des touristes, en « voyage d'agrément »²⁵, affluent de toute part pour voir l'homme emmuré dans le pont aux trois arches. Au XIX^e siècle, avec *La Niche de la honte*, il est question, de nouveau, de « touristes » envahissants et même de « visas touristiques », de « bourse », de « cours du cuivre » et d'« hôpital psychiatrique ». L'Empire est qualifié de : « Super-État ». Il en va de même pour *Le Palais des Rêves* : l'Empire devient « le Super-État ottoman » ou « les États-Unis ottomans », un des personnages principaux, Kurt, est « océanographe ». Quant aux officiers de police qui procèdent à des arrestations en passant des « menottes », ils s'écrient : « Vos papiers »...
- 14 Le présent fait donc irruption dans ce prétendu passé d'autant que des situations contemporaines affleurent. La première page des *Tambours de la pluie* est significative à cet égard. Un chevalier albanais parle des émissaires du sultan :
- « Au début, ils usèrent de flatteries et de promesses, puis ils cherchèrent à nous intimider, en nous accusant d'être des renégats, des ingrats à la solde des Francs, autrement dit de l'Europe. Enfin, ils nous menacèrent ouvertement de nous réduire par les armes. " Vous vous fiez, beaucoup à vos remparts, nous dirent-ils, mais quand bien même ils seraient imprenables, nous les entourerons de l'anneau de fer de notre blocus, nous vous contraindrons à vous rendre par la faim. Nous ferons en sorte qu'à chaque retour des moissons vous croyiez voir dans le ciel un champ de blé et dans la lune une faucille²⁶ ».
- 15 L'allusion à la rupture albanovo-soviétique de 1961 et au fameux « blocus », évoqué dans de nombreux slogans, est transparente. De même, le roman, *La Niche de la Honte*, dont Kadaré commence la rédaction en 1974 pour le terminer l'année suivante, est écrit dans un climat politique très lourd. En effet, après la révolution culturelle de 1967, il n'y eut qu'une courte pause. Dès 1973, Enver Hoxha allait organiser des purges qui allaient frapper les responsables de la culture, de l'armée et de l'économie²⁷. L'ouvrage y fait inévitablement allusion et devait même s'intituler *Le Voyage de la tête*. Jugeant cela trop risqué, Kadaré l'appelle *Le Grand Pachalik*. Le titre de l'édition française ne sera donné qu'en 1984. Dans ce même texte, la figure d'Ali pacha renvoie, sans beaucoup de détours, à celle d'Enver Hoxha, tant par la similitude des situations – ils rompent tous deux avec un grand Empire – que par la rivalité avec la figure de Scanderbeg, le héros national du XV^e siècle, qui les domine et qu'ils ne peuvent égaler à cause de leur cruauté tyrannique. Ils ne rompent, en effet, que par intérêt personnel, non par un véritable sentiment patriotique.
- 16 L'Empire ottoman est donc moins une réalité historique qu'une forme qui permet de projeter dans le passé des préoccupations toutes contemporaines qu'il serait évidemment impossible d'évoquer sans ce travestissement. Il est indispensable à Kadaré pour dénoncer le stalinisme et au-delà, le mal politique.

Migrations ottomanes

- 17 Il n'est donc pas surprenant de retrouver cette forme ottomane au cœur de l'époque moderne pour dénoncer un nouvel empire désireux d'asservir l'Albanie. L'Union soviétique, en effet, dans *L'Hiver de la grande solitude* (1973)²⁸, se voit rapprochée de la

Sublime Porte. Kadaré creuse le parallèle entre la situation médiévale et la crise de 1961. Par exemple, Geleznov, le commandant soviétique, héros de la Seconde Guerre mondiale, qui codirige la base militaire de Vlora, en Albanie, ne raisonne jamais en idéologue mais en soldat impérial. Sa défaite militaire et morale correspond à la découverte, par les archéologues, de la tombe d'un pacha turc. Le Russe rêvait, en partant de la base de Pacha Liman « poste le plus avancé de l'Empire ottoman » d'où « les Turcs se préparaient à attaquer l'Europe²⁹ », d'accomplir un projet similaire :

- 18 Avec ses sous-marins, il pouvait couper l'Italie en deux, donner à la France, par le Sud, une morsure telle que l'Europe entière en frémirait³⁰.
- 19 C'est aussi pourquoi Hoxha, face à Khrouchtchev, ne parle pas de la base de « Vlore », nom moderne, mais toujours de « Pacha Liman ». Plus profondément, Kadaré associe le stalinisme à l'Orient, le communisme n'étant pour lui qu'un nouvel avatar du despotisme oriental. Pour ce faire il éloigne autant qu'il est possible la Russie de l'Europe, et regarde ce territoire comme une contrée infinie et déserte. Il rapproche invariablement, les grandes étendues et l'Asie tyrannique. Le rapide Moscou-Varsovie fend à grande vitesse « les steppes couvertes de neige ». Entre l'Ukraine et la Russie, le pays est décrit comme « une terre immense, sans fin », une « étendue uniforme ». Lorsque Khrouchtchev, en pleine querelle alban-soviétique, cherche un sujet apaisant pour l'esprit, il songe aux steppes du Kazakhstan. En revanche, tout au long du roman, Enver Hoxha est présenté comme un intellectuel européen égaré en terre orientale. Pendant l'immense défilé sur la Place Rouge, Besnik, le traducteur albanais, n'éprouve aucun enthousiasme mais une lassitude complète devant cet « océan humain » propre à l'Asie. La Russie en est déjà une avancée qui se manifeste même sur des édifices chrétiens. Besnik, qui se sent horriblement étranger en terre moscovite, regarde les églises qui dressent leurs coupoles : « *Il en imaginait la dorure asiatique, pâlement étendue sur elles comme un sourire narquois* ³¹ ».
- 20 La répétition de l'Histoire est évidente lorsque Besnik, le traducteur, se souvient de la remarque que fit Khrouchtchev : « L'interprète connaît-il bien le russe ? » et songe :
« Encore la même histoire, et sitôt après, la fumée et les tambours de la guerre. Scanderbeg. Le Sultan Mourad Ier. Le Sultan Mehmet II. Face à face. Le « terdjuman » connaît-il bien le turc³² ? »
- 21 Kadaré, intervertit le propos lorsqu'il évoque la reprise en main de l'Albanie par le Sultan, à la suite de la défaite d'Ali pacha de Tépélène, qui souhaitait l'indépendance. L'Empire ottoman du XIX^e siècle, dans *La Niche de la honte*, est décrit comme l'Union soviétique dans les ouvrages de propagande de jadis, bien connus des Albanais :
« L'Empire était l'État le plus puissant de l'époque, un super-État, comme l'appelaient ses ennemis, qui s'étendait sur trois continents, comprenait vingt-neuf peuples, trente-trois nations, quarante langues et quatre climats³³ ».
 Ou bien encore :
« L'Empire, disait-on, était plus grand que la nuit. Quand le crépuscule tombait à l'une de ses extrémités, le jour se levait à une autre³⁴ ».
- 22 Ismaïl Kadaré élabore également un rapprochement entre l'islam, sa religion d'origine qu'il n'aime pas, et l'idéologie communiste. L'Histoire s'y prête car le communisme, en Albanie, fut le fait d'une poignée de militants majoritairement musulmans. Pour l'auteur, islam et communisme sont deux malheurs comparables qui ont privé l'Albanie de son identité et l'ont dévitalisée, en cherchant à amoindrir son identité. Il fait dire au vizir :

« [...] que sans égard au fait que le grand État plurinational ottoman se composait de nations aux appellations différentes, en réalité ces nations, avant d'être turque, albanaise, grecque, serbe, bosniaque, tartare, caucasienne, etc., étaient toutes fondamentalement islamiques³⁵ ».

- 23 Le camp socialiste se devine aisément dans cette uniformité d'autant plus que les codes nationaux de jadis s'abolissent devant les nouveaux emblèmes supranationaux normalisés³⁶ et que le grand Vizir élabore, face aux nationalités qui menacent de s'éveiller, le concept de « souveraineté limitée » exactement à la manière de Léonid Brejnev, à l'époque³⁷.
- 24 La capitale albanaise, Tirana, n'échappe pas à cette migration. Dans le *Palais des Rêves* qui se situe à Istanbul, il n'est jamais question ni du palais Topkapi, ni des impressionnantes mosquées, ni du bazar, ni du Bosphore. En revanche, le lecteur albanaise reconnaît, dès les premières pages, la place Skanderbeg de Tirana avec la banque centrale, la tour de l'horloge, les ministères et la mosquée au minaret « étrangement effilé³⁸ » sous la pluie et le brouillard, naturellement³⁹.
- 25 Cet Empire est donc providentiel pour Kadaré qui peut élaborer une stratégie d'écriture qui lui permet de feindre de se cantonner dans le passé pour parler du présent et de nier les bienfaits du socialisme contemporain. Cette migration de l'Empire nie, en effet, la linéarité de l'Histoire « en marche », et, partant, la notion de progrès. Cette négation de l'Histoire est une constante qui réintroduit la conception antique du temps cyclique et du retour du mal. En cela, Kadaré heurte de front un dogme fondamental du réalisme socialiste.

La contre utopie ou le rêve de la maîtrise absolue

- 26 Ces ouvrages du cycle ottoman, enfin, s'attachent à décrire le fonctionnement du totalitarisme, dans le droit-fil de la littérature anti-utopique, ce qui constitue le noyau contestataire de l'œuvre.
- 27 La plupart des auteurs de l'anti-utopie, E. Zamiatine, G. Orwell, R. Bradbury, A. Huxley envisageaient des sociétés futures dans lesquelles les principes totalitaires étaient poussés à l'extrême et atteignaient une perfection abominable. Kadaré, à l'inverse, repousse le totalitarisme dans le passé pseudo ottoman. Cela s'explique par l'interdiction officielle d'écrire des romans d'anticipation mais aussi du fait que le stalinisme, dans les années quatre-vingts, est à bout de souffle. Son avenir n'est plus envisageable, tant l'échec est flagrant. C'est pourquoi l'Empire ottoman finissant, qui incarne assez bien une décadence certaine, tout en conservant une réputation guerrière, comploteuse, compliquée et cruelle se transforme en rien de moins qu'un Enfer dont on sait qu'il passionne Kadaré. Il devient aussi, littérairement parlant, un espace funèbre et poétique qui plonge ses racines dans la fascination du mal et d'un délire vertigineux.
- 28 La délation généralisée, la sacralisation du pouvoir, l'espionite aiguë, le sens du secret, l'obsession du complot, la violence des purges sont naturellement caractéristiques de cet enfer pseudo ottoman. Toutefois, le fondement de ce cadre anti-utopique réside peut-être davantage dans les trois obsessions qui semblent au cœur de la folie politique: l'archivage universel, l'éternel présent et l'arasement culturel, prémices de l'homme nouveau.

L'archivage universel

- 29 La volonté de maîtrise totale, qui veut que rien n'échappe à son emprise, aboutit à une taxinomie encyclopédique. Comme d'affreux tentacules qui ne négligent l'exploration d'aucun recoin, les institutions de l'Empire ont un aspect cauchemardesque. Les « Archives centrales » rassemblent toute la mémoire du monde, « le Palais des Murmures séculaires » recueillent tous les chuchotements, celui du « Grand Livre » possède des registres où tout ce qui est dans l'Empire est mentionné et numéroté : « une auberge, une plaine, un turbé, un plant d'olivier ou une mer entière⁴⁰ », le *Palais des rêves* classe et interprète tous les songes des sujets de l'Empire... La peur de la perte le dispute à la volonté de se substituer au monde réel, jugé chaotique et inintelligible. L'Empire n'existe que dans un espace contrôlé, étiqueté, interprété et clos. Le monde pseudo ottoman est une bureauxphère. Cet archivage total donne aux sous-sols des Palais des allures d'infini à la Kafka. Plus que la mémoire du monde, les archives sont le monde. C'est ce qu'affirme avec passion l'archiviste dans *La Niche de la honte* :

« [...] si donc notre globe s'évanouissait sans laisser d'autre trace que cette cave remplie de dossiers, eh bien, elle suffirait pour faire comprendre ce qu'il fut.[...] Aucune histoire, aucune encyclopédie, pas davantage tous les livres saints et assimilés mis ensemble, aucune académie, aucune université ou bibliothèque ne sont à même de fournir la vérité de notre monde de manière aussi condensée qu'elle ressort de ces Archives⁴¹ ».

- 30 Il ajoute, plus loin : Qui peut dire que ce n'est pas ce que nous voyons les yeux grands ouverts qui est dénaturé, et qu'au contraire, ce qui est décrit ici n'est pas la véritable essence des choses⁴².
- 31 La substitution du réel par ses interprétations conduit, au mieux, à l'idéologie, au pire, au délire. La volonté de maîtrise du monde finit par nier le monde. La construction intellectuelle, figée en dogme, n'a plus besoin de son objet, elle se suffit à elle-même. Le monde devient même gênant par son imperfection. Ce « primat de la théorie sur la pratique » est le fondement du pseudo Empire et de la conception stalinienne dont le délire très imaginaire n'a cessé de réinventer un réel fantasmé.

L'éternel présent

- 32 *Le Palais des Rêves* est une gigantesque institution qui reçoit par courrier tous les songes des sujets de l'Empire. Des interprètes y traquent les complots potentiels pour les éradiquer avant qu'ils ne deviennent manifestes. Kadaré imagine ainsi une police de l'avenir qui châtie, par anticipation, les rebelles. La notion d'innocence n'a plus de raison d'être puisqu'il s'agit de prévenir un acte qui n'est pas envisagé, mais simplement en gestation dans l'inconscient des futurs coupables potentiels. L'accusation du Palais est donc imparable et indiscutable puisqu'elle porte sur du non-accompli. Dégagé du contingent, du prouvable et même du plausible, il incarne l'arbitraire absolu. C'est ce qu'a parfaitement compris le Vizir qui s'inquiète de l'influence grandissante du *Palais des Rêves* :

« Il eut un sourire plein d'amertume : S'il peut rivaliser avec nous, reprit-il à voix lente, c'est qu'il dispose d'un redoutable pouvoir, celui qui ne se fonde pas sur les faits⁴³ ».

- 33 Tout administrer, tout comprendre, tout nommer, tout prévoir et tout garder exprime la volonté désespérée de rendre permanent l'instant présent et de conforter le fantasme d'une maîtrise totale du monde. L'idéal serait d'en finir avec l'Histoire et ses

bouleversements, pour aboutir au temps sûr, immobile et figé d'un monde clair et parfaitement lisible, sans incompréhensions, ni zones d'ombres. Le pouvoir pourrait alors abandonner ses craintes. L'ennemi est donc moins le sujet rebelle que le réel qu'il faut contenir, d'où la nécessité de se prémunir contre l'avenir. Le but du stalinisme était bien d'abolir l'Histoire, d'éteindre les contradictions, d'éliminer l'événement. Le cours figé des choses ne serait plus que la morne réitération du même, dûment contrôlé par un pouvoir intemporel.

L'arasement culturel, prémices de l'homme nouveau

- 34 Dans l'Albanie vaincue, après la chute d'Ali pacha, les envoyés du Sultan, qui ne sont en rien décrits comme des monstres, mais comme de simples fonctionnaires, pensent que la Sublime Porte doit hésiter entre le régime de « terreur extrême » et le « cra-cra » qui tire son nom, selon certaines hypothèses, du vol et du croassement du corbeau. Ce terme -et ce qu'il recouvre - est inventé par Kadaré. Il s'agit d'un processus de « dénationalisation » pour désagréger l'identité de l'Albanie. Il est explicité, par les fonctionnaires du Sultan, avec toute la précision bureaucratique requise :

« Le processus de dénationalisation, complet ou partiel, des peuples, qui constituait la tâche essentielle des Archives centrales, se réalisait conformément à l'ancienne doctrine secrète du « cra-cra » qui connaissait cinq phases principales : la première, suppression physique de la rébellion ; la deuxième, suppression de l'idée de la rébellion ; la troisième, suppression ou amputation de la culture, de l'art et des coutumes ; la quatrième, suppression ou mutilation de la langue ; et la cinquième, suppression ou affaiblissement de la mémoire nationale⁴⁴. »

- 35 Il est ordonné aux paysans de se dépouiller immédiatement de leurs vêtements aux couleurs éclatantes et de ne se vêtir désormais « que de grosse laine noire ou grise ». Les poches et les manches sont interdites. Il n'est pas autorisé de se laisser pousser les cheveux et il faut se couvrir la tête d'un « fez en peau de buffle ». Il convient d'alourdir aussi les pas de danse. Monter à cheval est proscrit et il est obligatoire de boucher toutes les cheminées, afin de ne plus être en contact avec Allah par la fumée qui ne montera plus au ciel mais enfumera les foyers. Les responsables du « cra-cra » doivent également, après enquête :

« [...] énoncer en chiffres et en délais précis toutes les manières possibles de simplification, de profanation ou de suppression totale des cérémonies nuptiales du peuple à peine soumis⁴⁵ ».

- 36 Le pays perd son nom et devient un numéro, les bornes n'indiquent plus les distances, et comme les chiffres ont disparu des mémoires, il faut se munir de cailloux pour signifier des quantités. Au bout de quelque temps :

« On les avait totalement dépouillés. Leur mémoire avait été rongée petit à petit, tout y avait été effacé, comme dans une plaine qui, battue pendant des milliers de siècles par le vent est finalement transformée en lande déserte [...]»⁴⁶.

- 37 Le pseudo-empire ne cherche pas à assimiler, à convertir, à transformer l'autre en lui-même, mais à anéantir. Il est difficile de ne pas voir au travers de cette « dénationalisation » imaginaire, les terribles conséquences de la révolution culturelle de 1967, inspirée de la politique chinoise. Un de ses objectifs était de ruiner les coutumes populaires que les dirigeants staliniens méprisaient. Ainsi, les vêtements traditionnels furent-ils moqués et disparurent. Les habits prirent partout une teinte grise ou terreuse qui frappait les rares voyageurs étrangers. Avoir les cheveux longs était un délit, de même que porter la barbe ou la moustache. Les lunettes de soleil, le pull-over à col roulé,

le sac à main à bandoulière pour les femmes étaient prohibés car regardés comme « des manifestations étrangères ». Quant aux rites de la naissance, du mariage et de la mort, la religion étant devenue « un crime contre l'État », ils étaient totalement prohibés. La culture, quant à elle, fut totalement cadennassée.

- 38 Pour Kadaré, le pseudo Empire ottoman n'a pas d'idéologie, au sens moderne du terme. Le Sultan, qui n'apparaît quasiment jamais, n'est pas un « Bienfaiteur », un « Big Brother » qui peut se prévaloir de raisons ou de principes fallacieux mais élaborés comme le bien-fondé du collectif, la marche de l'Histoire, le scientisme, le culte du chef ou l'affirmation pavlovienne que « la vie est la meilleure possible ». Le Sultan ne dit jamais qu'il vise le bien. Dominer, pour lui, ne suffit pas. Non content de rendre la vie humaine vaine, transparente, vide et répétitive, il faut semer l'ennui et l'angoisse dans le cœur des hommes pour les détruire, peu à peu, de l'intérieur. Circonvenir la vie, la culture, la joie, le plaisir par la terreur et le labeur inutile sur des échelles immenses, voilà le but ultime du pouvoir. Il faut forger un homme nouveau qui soit un sous-homme. En cela, nous retrouvons le Zeus génocidaire qui combat Prométhée dans la tragédie d'Eschyle, Prométhée enchaîné, dont trois vers ont vivement impressionné Kadaré :

« Mais les pauvres humains, il ne s'en soucia guère :
il désirait en abolir la race
pour en fonder une autre toute neuve⁴⁷ ».

- 39 Remarquons au passage qu'il n'est pas surprenant de constater que Kadaré fait de Mao Ze-dong, incarnation du despotisme asiatique dans le roman *Concert de la fin de l'hiver*⁴⁸, le meilleur avatar de Zeus. Le tyran chinois se targue d'être plus puissant que le roi de l'Olympe et caresse le projet de détruire la culture. Il contemple, de son antre, les immenses champs de marijuana qu'il a fait semer afin d'anéantir le cerveau de l'Europe. Parallèlement, il a envoyé les écrivains dans les rizières, et cherche à vaincre « le président Cervantès, le prince Beethoven, le généralissime Shakespeare, le comte Tolstoï » qui contribuent encore à susciter « l'envoûtement malsain de l'art⁴⁹ ».
- 40 Ainsi, le pouvoir absolu rejoint la sphère divine qui n'obéit à aucune loi pour modifier l'espèce humaine. La vision kadaréenne du politique est d'un pessimisme total. L'idéologie est le masque de la haine, le pouvoir une tentation exterminatrice de la vie. Le roman, *Le Palais des Rêves*, vaudra à l'auteur de vives remontrances dans le discours prononcé par Ramiz Alia, dauphin d'Enver Hoxha, en mars 1982, lors du plénum de la Ligue des écrivains et des artistes. Kadaré n'est pas nommé mais le discours vitupérant les écrivains qui publient à l'étranger, chacun sait à quoi s'en tenir. Il lui est reproché tout particulièrement « le manque de clarté ou les doubles sens ». Dans la conclusion de ce discours fleuve, l'écrivain est considéré comme un « ennemi ». Pour que personne ne l'ignore, ce discours fut publié dans le principal quotidien *Zëri i popullit* (La Voix du peuple), le dimanche 21 mars 1982, jour où la vente de journaux était la plus importante.

Conclusion

- 41 Le côté vieillissant de la pseudo tyrannie ottomane, avec ses protocoles et ses ors décrépis, souligne à la fois la complexité d'une bureaucratie puissante et un essoufflement certain. Contrairement aux autres anti-utopies, presque toujours triomphantes, celle-ci perd la maîtrise des confins et ne parvient plus à figer le temps. Un déclin se profile donc, annonçant d'autres ordres possibles, mais toujours dans le lointain. L'inscription dans le passé permet aussi d'évoquer un pouvoir totalitaire actuel mais en

lui retirant ses justifications idéologiques modernes qui, pour Kadaré, ne sont destinées qu'à travestir grossièrement la réalité. À l'époque où l'écrivain rédige les romans du « cycle ottoman », le stalinisme éreinté de l'Albanie ne pouvait plus rien faire accroire. En l'assimilant à une forme despotique d'antan, Kadaré souligne combien le roi est nu. Jadis paré de vertueuses intentions humanistes et égalitaires, il apparaît, à présent pour ce qu'il est. La régression d'Hoxha à Ali pacha ou au Sultan montre la vanité des lourdes machines doctrinales qui ne sont que des dénis de la réalité. Kadaré effectue donc, en sens inverse, les manœuvres du pouvoir stalinien. Celui-ci élimine le passé et la mémoire pour perpétuer l'instant déclaré exceptionnel et prometteur ; Kadaré s'empare du présent pour l'éloigner dans un passé bureaucratique et cruel.

- 42 Kadaré abandonna, non sans regret le thème ottoman. Il reconnaît :

« De temps à autre me saisissait l'inquiétude de voir la monotonie, le ressassement de certains thèmes, une sorte de rouille envahir ma prose. Aussi difficilement qu'on parvient à se débarrasser d'un vice, je finis par repousser la séduction impériale.⁵⁰ »

- 43 Il y reviendra cependant, lors de nouvelles ou de courts romans comme *Trois chants funèbres pour le Kosovo*⁵¹. À la fin de ce texte, ce qui est fort rare, le sultan apparaît, certes à titre posthume... Plus inattendu encore, il est porteur de cette chose si rare dans l'œuvre de Kadaré : le bien. Il est vrai qu'il affleure par lassitude, comme une ultime sagesse, lorsque le mal s'est longuement usé. Ainsi le sultan Mourad I^{er}, mort sur le champ de bataille dit « Le champ des Merles », a eu son sang recueilli dans un vase de plomb, déposé dans un turbé à l'endroit où il a succombé. De sa tombe, il voit passer les siècles et se réjouit, tout d'abord, au spectacle des Balkaniques qui guerroyaient interminablement. La haine est si forte, en particulier chez les rhapsodes qui chantent « Sept cents ans durant, je brûlerai ta maison... », que le sultan finit par éprouver, au bout de près de dix siècles, de l'abattement et une certaine culpabilité. Il demande alors à Dieu de lui donner l'oubli, et désire que son sang s'efface du champ de bataille car « il suffit de quelques gouttes de sang pour que s'y trouve condensée toute la mémoire du monde...⁵² ».

NOTES

1. *Les Tambours de la pluie*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1985.
2. *Le Pont aux trois arches*. Œuvres, Volume 1^{er}, traduction de J. Vrioni Paris, Fayard, 1993.
3. *La Niche de la honte*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1984.
4. *Le Palais des Rêves*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1990.
5. Elle est évidemment purement imaginaire.
6. *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1991, p. 57.
7. *Ibidem*, p. 240.
8. Ce roman est écrit en 1984 et restera dans les tiroirs de l'écrivain jusqu'en 1990. *Œuvres complètes*, Tome III, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1995.
9. *Ibidem*, p.138: « [...] le grand État ottoman, pour se défendre lui-même et prémunir le reste de ses sujets, avait décidé par décret spécial que ces individus devaient avoir les yeux crevés, en compensation de quoi, dans sa mansuétude, il leur avait alloué une pension à vie. »
10. Sauf erreur de ma part, cette niche est une invention de l'auteur.

11. *Œuvres*, Tome III, traduction de Jusuf Vrioni, Paris, Fayard, 1995.
12. Dans *Les Tambours de la pluie*, l'intendant en chef du camp militaire qui assiège la forteresse albanaise fait remarquer, p. 156 : « Il existe [...] parmi les tribus des déserts d'Arabie, une coutume par laquelle tous les parents d'une personne tuée intentionnellement dans une querelle ou une embuscade sont obligés de reprendre le sang de la victime en tuant à leur tour un membre de la famille adverse, et cela même après trois générations. Une chaîne de morts lie ainsi les familles entre elles, car les meurtres se succèdent sans discontinuité. Implanter une telle coutume vaut bien plusieurs victoires sur le champ de bataille. »
13. *Ibidem*, p. 192.
14. *Le Pont aux trois arches*, p. 542.
15. *Ibidem*, p. 519.
16. *Ibid.*, p. 542.
17. *Ibid.*, p. 416 : « L'eau, autre chose, bac glisse, grazioso, mais vdrug, floc, ploc, il sombre, adieu, stodhiavolos, funebrum, hé, hé, route non, route sehr gut, sauf demande gut entretien... »
18. Il s'agit d'un suffixe en langue turque.
19. *Ibidem*, p. 542.
20. *Ibid.*, p. 442.
21. *Ibid.*, p. 530.
22. Le récit est écrit en 1986 mais n'est publié en Albanais qu'en 1990. *Œuvres*, Tome III, traduction de Jusuf Vrioni, Paris, Fayard, 1995.
23. *Ibidem*, p. 511.
24. Songeons d'ailleurs à l'Albanie elle-même. La plupart des lieux ne sont guère localisables et le climat est fort surprenant avec ces saisons froides et pluvieuses interminables. Kadaré reconnaît bien volontiers avoir pratiqué une dissidence météorologique, contraire à l'optimisme réaliste socialiste, en abaissant la température moyenne de son pays de 10 degrés, le rapprochant ainsi de l'Écosse ou de l'Irlande...
25. *Ibidem*, p. 504.
26. *Les Tambours de la pluie*, p. 15.
27. En 1973, le secrétaire du Comité du parti de Tirana, le directeur de la Radio-télévision et des écrivains furent accusés de pervertir la jeunesse en introduisant la corruption occidentale. L'année suivante, le troisième personnage du régime, Beqir Balluku, ministre de la Défense, le chef de l'état-major général, Petrit Dume, et le chef de la direction politique de l'armée sont arrêtés comme « traîtres putschistes ». Ils ne croyaient pas à la stratégie des bunkers qu'Hoxha fit implanter par dizaines de milliers dans tout le paysage albanaise, lui préférant la guérilla de montagne. En cela, ils suivaient des conceptions chinoises qui déplaisaient à Hoxha. Celui-ci ordonnait de défendre chaque pouce de territoire. En 1975, « le groupe des traîtres », formé par le président de la commission du plan, Abdyl Këllezi, le ministre de l'Industrie, Koço Theohosi, et le ministre du commerce, Kiço Ngjela, est « démasqué ». Conscients de l'état du pays, ces économistes voulaient introduire des notions de rendement et de coût de production. Ils souhaitaient également assouplir la priorité absolue accordée à l'industrie lourde. Dans la foulée, Hoxha élimina aussi le ministre de l'Éducation, Thoma Deljana, et Piro Dobdiba, ministre de l'Agriculture. Ces dernières purges annonçaient la rupture avec la Chine qui se profilait. L'année suivante, lors du VII^e congrès, Hoxha vilipenda tous les « groupes hostiles » et appela à un renforcement du contrôle du parti sur la société.
28. *Le Grand Hiver (L'Hiver de la grande solitude)*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1978.
29. *Ibidem*, p. 427.
30. *Ibid.*, p. 447.
31. *Ibid.*, p. 119.
32. *Ibid.*, p. 174.
33. *La Niche de la honte*, p. 18.

34. *Ibid.*, p. 77.

35. *Ibid.*, p. 88.

36. *Ibid.*, p. 113.

37. *Ibid.*, p. 88: « D'un ton dur, le grand vizir déclara que la Sublime Porte ne permettrait désormais aucune fausse interprétation de cette autonomie et encore moins un mauvais usage de cette dernière. L'attention des observateurs étrangers fut attirée particulièrement par le passage du discours du grand vizir où, pour la première fois, au nom du gouvernement et du sultan-empereur, apparaissait une formulation qui jetait un nouveau jour sur la notion d'"autonomie des provinces", dont la propagande d'État s'était vantée des années durant, la présentant comme la plus claire expression de l'épanouissement de la liberté des nations au sein de la famille impériale. Indépendamment des images poétiques, avait dit le grand vizir, il faut comprendre une fois pour toutes que cette autonomie est une autonomie limitée ».

38. *Ibid.*, p. 12.

39. Kadaré déclare n'avoir pris conscience de cette ressemblance qu'après avoir rédigé le roman. Il écrit, dans *Le Poids de la Croix*, p. 410 : « Alors que je me rendais à la maison d'édition, je m'arrêtai un instant en chemin à l'hôtel Tirana, pour prendre un café. J'avais l'esprit tranquille, mais d'une tranquillité à faire peur, comme prise dans du cristal. À travers les vitrages se découvrait presque toute la place Skandërbey. Les bâtiments des ministères. La Banque d'État. Le minaret de la mosquée et la tour de l'horloge à demi enfouie dans le brouillard. Presque machinalement, comme par inadvertance, mes doigts se mirent à feuilleter le manuscrit. Laisse ça, me disais-je, ne touche pas à cette mort figée dans le cristal... Mais mes mains ne m'obéissaient pas. Je compris alors que ce coup d'œil n'avait rien de fortuit. Mes yeux s'arrêtèrent vers la quatre centième page, là où commençait *Le Palais des Rêves*. J'en lus lentement les premiers paragraphes. Bien que la capitale évoquée passât pour celle de l'Empire ottoman, il ressortait à l'évidence que cette ville monstrueuse, avec son terrible Palais des Rêves, n'était autre que Tirana. [...] Là se trouvaient les mécanismes, les dossiers, les scénarios de complot, tous les délires aberrants où le destin m'avait condamné à vivre. »

40. *La Niche de la honte*, p. 221.

41. *Le Palais des Rêves*, p. 156.

42. *Ibidem*, p. 157.

43. *Ibid.*, p. 143.

44. *La Niche de la honte*, p. 178.

45. *Ibidem*, p. 167.

46. *Ibid.*, p. 205.

47. Eschyle, *Œuvres*, traduction de J. Grosjean, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1967, p.200, vers n° 231, 232, 233.

48. *Le Concert*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1989, p. 91.

49. *Ibidem*, p. 91.

50. *Invitation à l'atelier de l'écrivain* p. 240.

51. *Trois Chants funèbres pour le Kosovo*, traduction de J. Vrioni, Paris, Fayard, 1998.

52. *Ibidem*, p. 119.

RÉSUMÉS

Kadaré assimile Orient et despotisme. L'Empire ottoman, héritier des tyrannies antiques, incarne, pour lui, l'esprit de conquête aveugle et destructeur. La Porte cherche obstinément à arracher les

racines européennes de l'Albanie. Toutefois, cet empire, par ses anachronismes, ramène à la période contemporaine. Le communisme apparaît, alors, comme un avatar du despotisme asiatique. Dans des œuvres à tonalité anti-utopique, Kadaré illustre et condamne la volonté perverse de maîtrise absolue d'un pouvoir qui s'apparente au Mal.

For Ismail Kadare despotism and the East are synonymous. As the continuation of the tyrannical regimes of antiquity, the Ottoman Empire represents the spirit of blind and destructive conquest. Throughout Kadare's work the Sublime Porte, the seat of Ottoman power, seeks relentlessly to destroy Albania's European roots. However this Ottoman Empire with its anachronisms also brings the past to bear on the present. Communism is the true heir to Asiatic despotism. In his anti-utopian works, Kadare illustrates and condemns the perversity of an absolute power which comes to resemble pure evil.

INDEX

motsclesel Αλβανία, Οθωμανική Αυτοκρατορία

motsclestr Arnavutluk, Osmanlı İmparatorluğu

motsclesmk АЛБАНИЈА, ОТОМАНСКАТА ИМПЕРИЈА

Index chronologique : Empire ottoman

Thèmes : Littérature, Histoire

Index géographique : Albanie

Mots-clés : ottoman, despotisme, littérature albanaise

Keywords : Albanian literature, Albania, Despotism, Ottoman empire, History, Literature